

La côte belge convoitée par la *Kaiserliche Marine*

Luc Vandeweyer

Dans les années qui ont précédé 1914, le commandement de l'armée allemande élaborait minutieusement un grand plan d'attaque. L'idée maîtresse était qu'une progression allemande massive à travers la Belgique constituait le meilleur moyen de battre l'armée de terre française dès la phase initiale de la guerre. Ensuite, l'armée pourrait se concentrer sur l'armée russe à l'est.

Il s'agissait donc essentiellement d'une stratégie continentale visant à éliminer les principales armées ennemies. Pourtant, l'empire disposait aussi d'une flotte de guerre dont la puissance n'était surpassée que par celle de la *Royal Navy* britannique, mais elle ne se vit confier aucun rôle d'importance dans le plan d'attaque. L'amirauté allemande n'avait pas l'intention d'en rester là. Elle chercha des opportunités et était donc très intéressée par la marche à travers la Belgique car cela pouvait lui permettre d'obtenir le contrôle de la bande côtière de la Belgique et du Nord de la France. Le contrôle

des ports dans cette zone améliorerait considérablement sa position stratégique par rapport à la marine britannique.

L'amirauté avait donc une toute autre vision de la guerre à venir que les généraux de l'armée de terre.

La stratégie de l'amirauté allemande

La marine ne reçut du commandement suprême de l'armée qu'une mission purement défensive. Elle devait protéger la côte allemande, rien de plus. L'amirauté pensait toutefois en termes d'empire colonial, d'approvisionnement en nourriture et en matières premières, et visait donc à maintenir l'ouverture des voies maritimes. C'est la raison pour laquelle, à ses yeux, l'ennemi le plus à craindre n'était pas la France mais le Royaume-Uni. La flotte britannique pouvait en effet fermer la Mer du Nord. Pour parer à

ce danger, l'amirauté allemande devait être en mesure de nuire à la force britannique en mer. À cela, il faut ajouter le fait que sa figure centrale, le *Grossadmiral* Alfred von Tirpitz, avait des dispositions très pangermaniques. Pour lui, cette guerre n'était pas une fin, mais une première étape vers la « quête du pouvoir mondial » (*Griff nach der Weltmacht*).

L'offensive fut lancée le 4 août 1914. Le gros de l'armée allemande envahit la Belgique neutre dans sa route vers la France. Le gouvernement britannique réagit immédiatement par une déclaration de guerre et un envoi de troupes sur le sol français. Il avait bien compris que l'armée de terre allemande pouvait s'emparer de la côte continentale face à l'Angleterre, ce qui entraînerait un glissement de l'équilibre stratégique des forces au profit de la marine allemande. Les Britanniques étaient donc prêts à tout pour préserver l'armée de terre française d'une défaite. Mais les généraux allemands voulaient-ils vraiment prendre la côte? Il semblait que non, du moins d'après le plan d'attaque. Les circonstances allaient toutefois rapidement changer.

En route vers les ports de Flandre

Le premier conflit avec les troupes britanniques eut lieu près de Mons, dans le Hainaut, quelques semaines après l'invasion. Les Britanniques avaient en effet renforcé le flanc gauche français. C'est justement ce flanc qui devait être écrasé le plus rapidement possible par les assaillants allemands.

Pendant ce temps, la marine protégeait la côte allemande. L'amirauté pensait toutefois qu'elle devait jouer un rôle beaucoup plus actif. Fin août, elle regroupa ses régiments de fusiliers marins en une division qu'elle envoya vers le territoire belge. Ces hommes en uniforme bleu arrivaient à point nommé pour les Allemands, car la force d'invasion était alors mise en difficulté sur son flanc nord par l'agressivité de l'armée belge, qui menait des attaques à grande échelle depuis la place forte d'Anvers. Les fusiliers marins allemands devaient aider à protéger le flanc nord de la zone de progression.

Le 23 août, l'amiral Ludwig von Schröder fut nommé commandant de cette division. Depuis des années, sur l'ordre de von Tirpitz,



■ Alfred von Tirpitz
(Bibliothèque Nationale de France)



■ Ludwig von Schröder
(VLIZ, www.vliz.be/wetenschappen)



■ Cette peinture de Willy Stöwer représente la fuite d'Anvers sur l'Escaut à la fin du siège en 1914 (Wikipédia)

il avait élaboré un plan pour prendre le port d'Anvers par une attaque surprise. Il faisait partie des officiers de marine qui étaient parfaitement conscients de l'importance des ports belges. Ce n'est donc pas un hasard si ses hommes étaient positionnés juste au sud de la ceinture de forts anversoise. Le fait que l'un des plus grands ports européens se trouvait ainsi à portée n'était évidemment pas sans importance pour la stratégie maritime de l'amirauté allemande.

Les Britanniques l'avaient eux aussi compris, cela devint une évidence lorsque la présence de Royal Marines fut décelée. Le ministre britannique Winston Churchill avait fait transporter ces troupes dans des

bus depuis le port de Zeebruges en direction d'Anvers afin d'offrir un appui visible à l'armée belge.

Pour les soldats de la marine allemande, cela constitua un changement radical. Au lieu de se préparer à assurer des tâches militaires dans les colonies, ou à défendre leurs ports, ils étaient à présent mobilisés en tant qu'unité « de terrain », tout comme des troupes ordinaires de l'armée de terre.

Ostende aux mains des Allemands

Le plan d'attaque de l'armée de terre échoua autour du 8-9 septembre, durant la

bataille de la Marne. Ce n'est qu'alors que les regards se tournèrent une nouvelle fois vers le nord. L'armée française ayant échappé à l'anéantissement, il devint important pour les Allemands d'occuper un espace stratégique au nord. Il fallait conquérir la place forte d'Anvers, et avec elle le port.

Les fusiliers marins allemands furent affectés à un corps d'armée nouvellement constitué dirigé par le général Hans von Beseler. Il devait percer la place forte d'Anvers et si possible neutraliser l'armée belge. Il s'était vu confier l'artillerie de siège lourde et avait donc de grandes chances d'y parvenir. Toutefois, lorsque la place forte d'Anvers dut se rendre le 10 octobre, l'armée de campagne belge était déjà en route vers la côte. Entre-temps, le quartier-général français avait lui aussi compris qu'il devait envoyer davantage de troupes vers le nord. C'était en effet la seule région où les Allemands tentaient encore de gagner du terrain. C'est ainsi qu'arriva en Belgique, entre autres, une brigade de fusiliers marins français, les « pompons rouges ». Leur première confrontation avec la force d'invasion allemande eut lieu près de Melle, au sud-est de Gand.

Cela ne stoppa toutefois pas la progression allemande. Le centre de gravité de la bataille se déplaça vers la Flandre occidentale. Dès lors, les alliés ne parvinrent pas à faire aménager par l'armée belge une nouvelle base dans la région d'Ostende. Les troupes devaient continuer en direction de la frontière française. Au dernier moment, il fut décidé de maintenir la position près de l'Yser. La progression allemande put y être contenue fin octobre, au terme de furieux combats. Les forces navales française et britannique



■ Les occupants allemands devant la Smedenpoort (Porte des forgerons) à Bruges (Archives de la Ville de Bruges – coll. J. A. Rau, FO/B00133)

jouèrent toutes deux un rôle important à cet égard. Les fusiliers marins français défendirent Dixmude avec acharnement. Des bateaux britanniques appelés « monitors » pénétrèrent les eaux côtières et bombardèrent les régiments allemands à l'aide de canons lourds. Il devint évident pour la marine allemande que les amirautés britannique et française étaient prêtes à tout pour éloigner les Allemands du littoral français.

Parmi les troupes allemandes en marche, on trouvait aussi des soldats de la marine. Les troupes de von Schröder ne prirent pas uniquement possession du port d'Anvers. Une partie d'entre elles furent envoyées à Bruges en train, via Bruxelles. De là, elles marchèrent en direction de la ligne de combat dans la plaine de l'Yser. Mais la majorité occupa Bruges et les communes côtières. Un des médecins de bataillon se retrouva à Ostende, une station balnéaire mondaine qu'il connaissait d'avant la guerre.

Au lieu de riches touristes, la ville était pleine de militaires allemands, de soldats sur leurs gardes. Pas sans raison s'avéra-t-il, car le 23 octobre, la ville fut lourdement bombardée par des navires de guerre britanniques. À partir de ce moment, plus personne ne put accéder à la plage, afin d'éviter les pertes inutiles en cas de nouveau bombardement. La plage et la digue avaient donc un tout autre aspect que durant la période de paix qui avait précédé. Il s'avéra, au cours des semaines et mois qui suivirent, que le danger n'était pas écarté. Les navires de guerre britanniques continuaient de s'aventurer devant la côte et les occupants allemands durent faire face à plusieurs pluies de grenades.

Pendant ce temps, les alliés parvinrent à empêcher que les ports du Nord de la France ne soient occupés. Ostende et Zeebruges tombèrent toutefois inéluctablement aux mains des Allemands. De plus, les installations portuaires étaient pratiquement intactes. C'était également le cas à Anvers. Néanmoins, les Néerlandais ayant conservé leur neutralité et fermé l'Escaut aux navires de guerre, Anvers n'avait qu'une importance limitée pour la poursuite des combats en mer.

Il s'agissait à présent d'élaborer une stratégie pour une guerre de longue haleine. La marine allemande avait la ferme intention d'exploiter au maximum l'étroite bande côtière de la Flandre occidentale. C'est là qu'elle était la plus proche de la côte britannique et des ports de débarquement,



■ Un portrait de Ronarc'h dans *Le Petit Journal* d'août 1917
(Bibliothèque Nationale de France)

depuis lesquels les troupes britanniques partaient pour le front de l'Ouest. La côte belge devait lui permettre d'infliger de lourdes pertes à l'ennemi.

Les ports maritimes comme bases d'opérations

Tous les quartiers-généraux avaient entre-temps compris l'importance des liaisons maritimes dans la Manche pour le développement de la force militaire sur le front de l'Ouest. Tant les Britanniques que les Français établirent un quartier-général afin de constituer dans le pas de Calais une ligne de défense pouvant empêcher les forces navales allemandes d'intercepter des bateaux dans la Manche. Les Français le firent à Dunkerque et à Calais, les Britanniques à Douvres. Les Français désignèrent comme chef le vice-amiral Ronarc'h. Il était commandant de la brigade de fusiliers-marins qui avaient combattu près de Dixmude afin de stopper la progression de l'armée allemande. Il pouvait à présent se concentrer sur la protection des liaisons maritimes avec l'Angleterre. Ses « pompons

rouges » s'étaient entre-temps positionnés près de Nieuport et de l'embouchure de l'Yser, où ils se trouvaient face aux soldats de la marine allemande. Ronarc'h comprit tout de suite que cette zone maritime, avec ses nombreux bancs de sables et chenaux de navigation étroits, constituait le terrain idéal pour des bateaux de taille réduite: petits sous-marins, poseurs de mines, destroyers et torpilleurs. Il fallait s'attendre à ce que la force navale allemande ait recours à des torpilles et des mines pour attaquer l'ennemi.

La marine allemande n'avait pas oublié les bombardements des navires de guerre britanniques en octobre-novembre 1914. Von Schröder comprit qu'il devait d'abord rendre inattaquables les ports qui venaient d'être conquis. C'est pourquoi de nombreuses batteries lourdes furent transportées jusque dans les dunes flamandes et installées dans des bunkers. Il devint ainsi beaucoup plus dangereux pour la *Navy* britannique d'utiliser des bateaux dans la zone côtière belge. Les forces armées en uniforme bleu étaient en constante augmentation. Le 15 décembre 1915, un véritable « Marinekorps » fut créé. La marine impériale était désormais très puissante en Flandre occidentale, où elle collaborait étroitement avec ses voisins du sud, la « 4^{ème} » de l'armée de terre. Le commando de von Schröder devint comparable à ceux de la Mer du Nord et de la Mer Baltique. Il avait des dizaines de milliers d'hommes sous ses ordres. L'amirauté allemande donna à von Schröder la liberté d'action nécessaire. Après la construction de la défense, les ports devaient devenir une base sûre d'où les opérations offensives pourraient être entreprises.

La menace de la flotte allemande

Le premier sous-marin allemand entra dans le port de Zeebruges dès le 9 novembre 1914. Pourtant, les grands sous-marins n'avaient qu'un intérêt tactique limité sur ce champ de bataille maritime. Les champs de mines franco-britanniques constituaient en effet une telle menace dans le Pas de Calais que l'amirauté allemande, en avril 1915, interdit à ses grands sous-marins de naviguer dans la Manche. Il fallait utiliser d'autres types de submersibles.

En attendant, la division construction de ports et canaux, qui avait été attribuée à von



■ Les éléments de l'UB10 sont transportés en train d'Anvers à la côte (Tomas Termote)

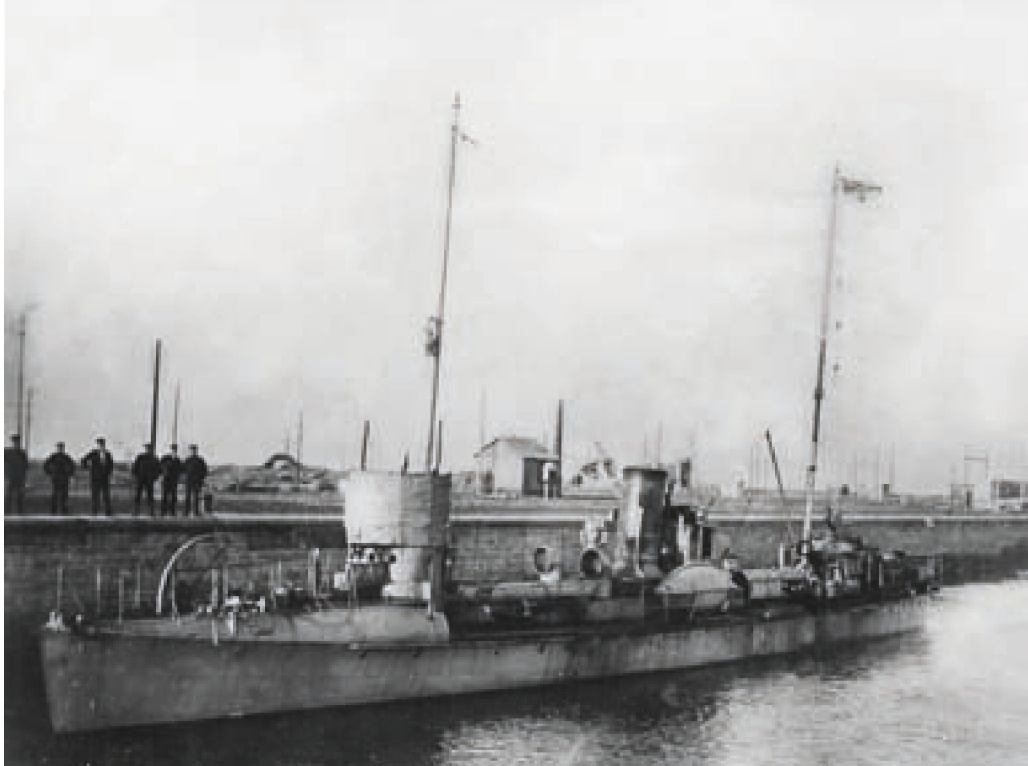
Schröder, faisait de son mieux pour améliorer le plus vite possible les infrastructures portuaires et les liaisons par navigation intérieure. C'est en effet la navigation intérieure qui devait permettre d'assurer en grande partie l'approvisionnement. De petits sous-marins de classe UB et UC furent conçus pour ce champ de bataille. Les « B » étaient équipés de torpilles, tandis que les « C » étaient spécialisés dans le mouillage de mines sur les voies de navigation ennemies. L' *U-Bootsflotille Flandern* devint une unité autonome en avril 1915.

Afin de pouvoir construire ces petits sous-marins en nombre suffisant, l'Allemagne se tourna vers les chantiers de construction navale près d'Anvers. Le 27 juin 1915, les quartiers-généraux des divisions belges sur le front de l'Yser reçurent un rapport du service de renseignements où figurait une lettre venant d'Hoboken. Dans cette lettre, on pouvait lire que l'ennemi assemblait des sous-marins sur le site de Cockerill Yards, à l'aide de pièces ayant été transportées en train depuis l'Allemagne. Une fois assemblés, les sous-marins étaient amenés via les canaux dans les ports maritimes, où un équipage leur était affecté.

Les UB n'avaient pas de canon de bord. Ils pouvaient donc uniquement attaquer à l'aide de torpilles. Cette technique était détestée et ces sous-marins furent accueillis négativement par l'opinion publique, y compris dans les pays neutres. C'est pourquoi les Allemands firent preuve de retenue. Mais cela ne dura pas. Le 1^{er} février 1917, les restrictions quant à l'utilisation de torpilles furent levées, et la « guerre sous-marine totale » fut annoncée. À ce moment, 37 sous-marins étaient stationnés dans les bases le long de la côte flamande. En 1917, un grand nombre de poseurs de mines de classe UC furent mis en service. Ceux-ci mouillèrent des mines devant de nombreux ports britanniques et français, depuis la frontière espagnole jusque loin dans la Mer d'Irlande.

Mais il y avait aussi des « *Torpedobootstreitkräfte* ». Les premiers étaient de petits torpilleurs de classe A1, eux aussi spécialement conçus pour ces eaux côtières peu profondes. Ces bateaux avaient aussi été transportés en pièces détachées et assemblés à Hoboken avant de poursuivre leur chemin par les canaux. Seize exemplaires furent amenés rien qu'en 1915. En 1916, ils furent suivis par la classe A2, un peu plus grande, puis par la classe A3, encore plus grande, avec quatre exemplaires en 1917. Cela représentait à chaque fois un gain de puissance sensible pour la force allemande en mer.

En mars 1916, des bateaux encore plus grands arrivèrent et formèrent la *Z-Flotille Flandern*, « Z » pour *Zerstörer* (destroyer). On en comptait déjà dix au printemps 1917. Étant équipés d'artillerie, ces bateaux étaient en mesure de tirer sur les troupes belges dans la région côtière. La Panne, qui était restée jusqu'alors un havre de repos idyllique, se



■ Un torpilleur de classe A1 le long du quai à Zeebruges (Tomas Termote)



■ Un Zerstörer de classe G et un autre de classe S sont prêts pour le départ dans l'écluse de Zeebruges (Tomas Termote)

transforma rapidement en ligne de front où la sécurité était tout sauf garantie. Très tôt déjà, le commandement de l'armée britannique promit de placer un ballon d'observation près de la côte pour avertir en cas de bombardement potentiel de la flotte allemande sur les havres de repos belges.

Ces navires de guerre allemands devaient assurer la sécurité des eaux côtières afin que les sous-marins puissent entrer et sortir indemnes de Zeebrugge et d'Ostende. Autrement dit, ils constituaient un prolongement des batteries côtières. Ils devaient également enlever les mines et barrages de filets britanniques. Les *Zerstörer* furent mobilisés quatre fois pour

bombarder Calais. De plus, les Allemands installèrent de l'artillerie longue portée afin de bombarder les ports français et la place forte de Dunkerque. Les Allemands étaient conscients du fait que la présence de leur marine à Ostende et Zeebrugge était difficile à accepter pour les Britanniques. Même si la *Flandernflotille* ne parvint jamais à vraiment interrompre le ravitaillement et le renfort des troupes britanniques sur le continent, la menace de cette perspective continua de peser lourdement sur le moral des Britanniques. Ce risque ne pouvait toutefois être écarté que par une opération terrestre de grande envergure.

Conséquences de la présence de la *Kaiserliche Marine* pour la population civile

Quelles conséquences la présence militaire allemande avait-elle pour la population civile? Pour commencer, celle-ci n'avait pratiquement plus de liberté de mouvement, et de nombreux citoyens ne pouvaient survivre qu'en mettant leur force de travail au service de l'ennemi. Plus le temps passait, plus ces personnes risquaient d'être victimes de la puissance de feu croissante déployée par les alliés contre les troupes de von Schröder. Les bases allemandes étaient fréquemment bombardées par des avions, mais la flotte britannique n'était pas en reste.

Il est assez difficile de trouver des récits de témoins oculaires flamands en raison de la censure stricte appliquée par les Allemands. Ceux qui avaient encore le droit d'écrire des lettres avaient choisi le camp allemand, via l'activisme flamand. C'était le cas du bibliothécaire communal d'Ostende, Eugene Everaerts, chef de la « Vereeniging Vlamingen der Noordzeekust Oostende » (association des Flamands de la côte de la Mer du Nord à Ostende). En mai 1918, il envoya une lettre au Conseil de Flandre à Bruxelles, avec un cri de détresse qui ne laissait la place à aucune ambiguïté. *« Depuis plusieurs mois, il ne se passe pratiquement pas une semaine sans que la ville ne soit bombardée inutilement et arbitrairement depuis le front de l'Yser ou depuis la mer par l'artillerie la plus lourde des Français ou des Anglais, faisant à chaque fois des victimes parmi la population civile. La situation ne fait que s'aggraver et est devenue insoutenable. La peur et l'effroi règnent jour et nuit parmi notre population. Aujourd'hui encore, jeudi 16 mai, la ville a été bombardée depuis la mer le matin et l'après-midi, et de nombreux Ostendais sont tombés, victimes de ces tirs en plein cœur de la ville. »*

Avec emphase, au nom de l'association des Flamands de la côte de la Mer du Nord, il lançait un appel au Conseil de Flandre, l'ancêtre du parlement flamand. Le Conseil devait insister auprès de l'autorité allemande pour qu'elle donne l'opportunité à tout citoyen qui le souhaiterait de quitter la ville et l'autorise à s'établir ailleurs. Il parlait d'un geste *« pour tendre une main secourable à notre population profondément éprouvée dans ces circonstances et la sauver. Il posera ainsi un acte d'humanité qui lui vaudra la reconnaissance de toute la ville d'Ostende. »*

Le secrétaire de ce Conseil de Flandre s'adressa immédiatement aux autorités



■ Ostende a beaucoup souffert des bombardements. Voici une photo de la Christinastraat en 1917. Comme dans toute la ville, une grande partie des maisons étaient en ruines (Banque d'images Ostende)

allemandes en leur demandant ce qu'elles pouvaient faire. Le problème fut mis à l'ordre du jour des réunions suivantes avec l'administration d'occupation. Nous ne savons toutefois pas si ce courrier eut un effet à court terme. Ce que nous savons, c'est combien les conséquences de la présence de la *Kaiserliche Marine* ont été lourdes pour la population civile d'Ostende.

Il en était d'ailleurs de même pour Bruges.

Passendale et Nieuport durant l'été 1917

Entre-temps, la force militaire britannique sur le front de l'Ouest s'était drastiquement renforcée. Le commandant en chef Douglas Haig voulait améliorer la position stratégique britannique en s'emparant de la bande côtière belge. Il procéda par étapes. Grâce à une série de puissantes attaques successives, il obtint la crête au sud d'Ypres, qui constituait une meilleure position de départ. Pendant ce temps, il continuait de faire amener des troupes et du ravitaillement.

Les commandants allemands pressentaient que la Flandre occidentale allait à nouveau devenir un champ de bataille important. Le 1^{er} juin 1917, une « 3^{ème} *Marinedivision* » fut constituée par l'amirauté allemande. Von Schröder eut ainsi davantage de moyens pour le combat terrestre. Pendant ce temps, les Britanniques s'étaient octroyé Nieuport et y avaient remplacé les soldats français. Au cours des semaines suivantes, les Britanniques constituèrent une impressionnante capacité d'artillerie. Mais les batteries côtières lourdes de la marine impériale avaient la possibilité de bombarder Nieuport à tout moment grâce à leurs coupoles rotatives.

La météo du 10 juillet 1917 s'annonçait exécrable. Les Britanniques ne pouvaient dès lors pas compter sur les canons lourds de leur flotte. Le soir, le *Marinekorps* allemand en profita pour assaillir des heures durant les positions britanniques entre Nieuport et la mer par des tirs d'artillerie. Ces tirs furent suivis par une attaque au gaz. Ensuite, les fusiliers marins allemands foncèrent à travers l'obscurité, armés de lance-flammes, et conquièrent les tranchées britanniques. Les soldats allemands parvinrent à traverser les dunes jusqu'à l'eau de l'embouchure de l'Yser. Près de la ville, les Britanniques purent de justesse conserver un petit morceau de terrain. Le complexe d'écluses où se trouvait le génie belge devint fortement menacé. C'est à ce moment que s'arrêta la progression allemande. Nieuport ne fut pas conquise, mais les Britanniques perdirent leurs positions de départ pour une offensive à travers la bande côtière. Le gain de territoire allemand était donc significatif d'un point de vue stratégique.

Ensuite, les Britanniques menèrent une offensive qui allait être connue sous le nom de « bataille de Passendale » ou « Troisième bataille d'Ypres ». Ce fut un fiasco total. Le plan de Haig d'éliminer la marine allemande sur la côte flamande fut un échec complet.

1918, l'année des « offensives finales »

Au cours de l'année 1917, l'empire tsariste russe s'était effondré et après le coup d'État bolchévique à l'automne, un accord de cessez-le-feu avait été signé. Cela avait permis aux Allemands de transférer un grand



■ Douglas Haig (Wikipédia)



■ Le mont Kemmel, situé à 1,5 km du village de Kemmel, constituait un point stratégique durant la Première Guerre mondiale, et fit l'objet de combats acharnés entre les parties belligérantes. Durant l'offensive du printemps 1918, les troupes allemandes prirent possession du mont Kemmel. Le lendemain, les Français menèrent une contre-attaque, mais les troupes allemandes avancèrent jusqu'à l'étang de Dikkebus. Les combats se poursuivirent jusqu'à fin juillet 1918. Le 5 septembre, le mont Kemmel fut repris par les troupes alliées avec l'aide des Américains. À la fin des combats, la colline était dépourvue de végétation. Des arbres à feuilles caduques y furent replantés (Wikipédia).

nombre de troupes vers le front de l'Ouest. Celles-ci allaient leur offrir la puissance de feu nécessaire pour passer à l'offensive au printemps.

L'une de ces offensives tenta une percée au sud d'Ypres en direction de la côte de la Manche. Cette attaque se conclut par un bain de sang lors de combats acharnés près du

mont Kemmel. Les Britanniques avaient déjà prévu qu'ils devraient défendre leur base près du port de Calais. Les Français avaient préparé un plan semblable près de Dunkerque. Avec deux bastions lourdement défendus faisant dos à la mer, ils espéraient priver les Allemands de la victoire pour longtemps.

À ce moment, le gouvernement belge au Havre pensait vraiment qu'il devrait effectuer la traversée vers l'Angleterre. Cela ne fut toutefois pas nécessaire. Les offensives allemandes du printemps s'essouffèrent lentement et en août 1918, l'équilibre des forces penchait à nouveau en faveur des alliés. Le moment était venu pour ceux-ci de planifier à leur tour leurs « offensives finales ». Au nord, un « groupe d'armées des Flandres » international fut formé, placé officiellement sous le commandement du roi Albert 1^{er}. Les divisions belges constituaient la force militaire la plus septentrionale. La zone côtière et les polders furent toutefois laissés de côté dans le plan d'attaque. La progression belge partit de la région au sud de Dixmude. Le but était d'avancer systématiquement sur un front large. La côte tomberait ainsi sous contrôle belge. Toutefois, la marche fut relativement lente, ce qui permit à la marine allemande

d'éviter que le *Marinekorps Flandern* ne soit encerclé, de sorte que l'amiral von Schröder put rejoindre l'Allemagne après quatre années passées au front. Pendant ce temps, dans le port d'attache de la flotte impériale à Kiel, la mutinerie avait commencé à gronder. La fin de la guerre était en vue. Celle-ci signifierait également la fin de la marine impériale.